

A propos du tarif douanier, on prête à M. Cleveland la réponse suivante, qu'il aurait faite à un reporter. Celui-ci lui ayant demandé, au cours d'une conversation, si le bill McKinley serait rapporté, M. Cleveland aurait dit : "Je voudrais savoir pour quelle autre raison nous sommes arrivés au pouvoir."

UN MOT SUR LES ACCIDENTS DE CHEMIN DE FER.

Du temps où les batailles, s'acharnant sur les vieux mondes, laissaient derrière elles des entassements de cadavres, on déclarait l'espèce humaine simplement bonne pour de la *chair à canon*.

Les nouveaux continents ont, depuis bien des années, échappé à ces massacres, et bientôt ils auront oublié les horreurs des guerres qui marquèrent les étapes de la conquête ou devinrent le signal de l'affranchissement. Un fléau moins dévastateur, mais plus opiniâtre a, pourtant, succédé à la plaie des combats et, quoique sa moisson soit plus lente, la mort ne cesse d'accroître son domaine et d'accumuler victime sur victime.

Les têtes fracassées, les membres épars ne gisent plus au pied des affûts fumants; les sourds grondements des bouches à feu ont cessé de couvrir les cris de douleur des agonisants; les regards suppliants des moribonds ne sont plus obscurcis par la fumée de la fusillade. La destruction est devenue calme, insensible, et froidement elle tue, elle assassine, égoïste, impitoyable, sans respect pour la condition, l'âge ni le sexe.

La grande exterminatrice, aujourd'hui, c'est l'industrie. Dévorant d'abord une partie du pain du pauvre, elle l'immole quand elle ne parvient pas à l'affamer. Attirante, séduisante, comme ces déesses du ruisseau qui dissimulent leur poison sous la soie qui les recouvre, elle fait venir à elle les petits et les humbles surtout, les cajole un instant, puis, peu à peu, les épuise de son air vicié, de ses températures surchauffées et, si la fin tarde à venir, elle les broie sous ses engrenages, sous ses meules tournoyant folles, enragées, hors d'elles, au bouillonnement des cylindres qu'aiguillonne un feu d'enfer.

De chair à canon, l'homme devient *chair à machine*.

La patience a ses limites cependant, et un inconnu, plein de menaces, se lève qui dira si les êtres intelligents continueront à se soumettre à ce despotisme d'un nouveau genre, à céder la place à la matière, à n'être plus que les serviteurs, les esclaves de l'*automatisme* qui supprime le droit au soleil et au travail.

Et, comme si l'usine et la manufacture ne suffisaient pas à cette œuvre de dévastation, un puissant concours leur est fourni par les monstres aux flancs d'acier qui parcourent les voies ferrées au gré de leurs caprices, sans églementation certaine, sans surveillance, méprisant toutes les défenses, se jouant de tous les obstacles. L'énumération des catastrophes qui se produisent sur le parcours des lignes sans fin dont l'Amérique est si fière serait interminable. Tantôt c'est par centaines qu'on compte les malheureux immigrants employés aux travaux de la voie que, d'un seul coup, écrase à son passage une locomotive lancée à toute vapeur; tantôt c'est un pont tournant, resté ouvert et faisant le vide sur un fleuve sans fond, dans lequel s'engouffre un train complet; ici, une rencontre, au tournant du coteau, fait s'embrasser et s'ancantir dans ce baiser de mort deux engins marchant à une allure vertigineuse; plus loin, le chemin est brusquement abandonné, et matériel et voyageurs s'en vont se fracasser au bas des hauts talus.

Les feuilles publiques annoncent chaque jour des désastres nouveaux, appuyés de détails attristants, de scènes provoquant le frisson; mais ce qui demeure profondément affligeant, c'est d'apprendre que nul ne se préoccupe d'exiger un remède ou au moins une atténuation à de pareilles calamités. La presse reste muette et les administrateurs ayant la charge de protéger la vie des populations se taisent prudemment. La société qui s'est donné pour mission de veiller sur les animaux traduits à la barre des cours ceux qui les maltraitent, quels que soient leur rang et leur situation, et personne ne se lève pour protester contre les crimes des Jay Gould de toute espèce traitant la vie humaine avec un suprême mépris, se moquant des lamentations provoquées sans cesse par leur cruelle insouciance. Demeurer insensible devant tant d'audace, ce n'est pas du courage. Pareille indifférence marque une décadence rappelant les jours barbares et conduisant tout droit à l'abrutissement. C'est à la grandeur, à la noblesse de ses sentiments qu'on juge une action, et non point à ses richesses.

Il y a un mois à peine, j'écrivais : "Elle est longue, la liste funèbre portant les noms des malheureux qui ont trouvé la mort, sous les roues des locomotives, aux traverses de nos quartiers excentriques. Les rues de Saint-Henri, de Sainte-Cunégonde notamment, ont vu, trop souvent, les lourds engins, broyant des membres, semer le deuil sur leur passage." Le terrible accident du 7 janvier dernier, où deux personnes trouvaient la mort et où un char à contenir cinquante personnes était mis en pièces, faisait le sujet de cet écrit. J'essayais d'y démontrer la responsabilité absolue de la compagnie et demandais aux pouvoirs publics de faire leur devoir. Et voici qu'à quelques jours d'intervalle se produit un autre malheur et que deux nouvelles victimes succombent à la Côte des Neiges, sur la voie du Pacifique.

Je serai généreux : j'admettrai que les accidents notés sur les points autres que les passages à niveau sont possibles, malgré les instructions les plus précises, les règlements les plus parfaits. Mais je mets au défi qui que ce soit de prouver qu'il n'est pas absolument facile d'éviter le plus léger des accidents partout où l'on rencontre des traverses. Je sais quelque part, bien loin, un des passages dont je parle, servant de communication entre deux parties d'une ville et sur lequel circulent cent vingt-cinq trains par jour. Il est établi depuis quarante-sept ans, et il est vierge encore de tout événement tragique. La cause en est bien simple : un employé dans la force de l'âge est préposé à sa garde. Ses fonctions consistent à fermer, dix minutes avant le passage de chaque train, et de fermer à la clef, une véritable barrière, à travers laquelle ne pourrait passer même un enfant, pour ne la rouvrir que lorsque le convoi a parcouru une certaine distance. Il exécute fidèlement sa consigne, et tout le monde s'en trouve bien, le public et la compagnie, la compagnie surtout, qui ne perd point de vue les sévérités des tribunaux à son égard. Il n'est nullement question, dans ces bienheureuses contrées, où l'on rencontre encore des juges, de *mort accidentelle dont la faute n'est imputable à personne*, et les réparations accordées ne sont jamais inférieures au dommage souffert.

Si on prétendait que ce système occasionne de nombreuses pertes de temps, je répondrais simplement qu'il est préférable de perdre son temps que sa vie, et qu'il est des nécessités qu'il faut savoir subir.